

Bergers et pinceaux

C'est après bien des virages, sur une route sinueuse de montagne, que l'on arrive à Orgosolo. On se trouve alors au cœur de la Sardaigne (île méditerranéenne appartenant à l'Italie), province de Nuoro, massif du Supramonte. Orgosolo, village typique perché à plus de 600m d'altitude, sa population en berne depuis les années 80, son industrie basée sur le pastoralisme tentant une diversification vers les services et le tourisme... Cela pourrait ressembler à n'importe quelle commune de l'intérieur de la Sardaigne – maisons imposantes, tarabiscotées et angulaires, couvertes d'un crépi s'étiolant de vieillesse, agglutinées les unes aux autres, ou séparés de jardins étroits abritant figuiers odorants, amandiers, et autres plantes grimpantes. Sur les murets les brochettes de papis casquette vissée sur la tête et dans les ruelles le défilé de mamies sortant de l'église toutes de noir vêtues. Cela pourrait ressembler donc, sauf, sauf qu'ici, les murs sont recouverts de peintures murales, ou *murales* comme les appellent les locaux. Celles-ci ont envahi le village et sont partout : au tournant d'une rue ou dans un escalier, sur les façades des particuliers et celles des commerces, au ras du sol ou accrochées aux balcons des étages, sur des murs s'écroulant ou fraîchement élevés... Comptez, pour une localité de 4000 âmes, pas moins de 250 peintures. Et il ne s'agit pas uniquement de peintures ornementales : elles véhiculent, pour la plupart, un message politique.

Le développement de cette pratique artistico-politique s'inscrit dans un terreau bien spécifique. Ces orgueilleux.ses Orgosolais.es (la consonance ne serait que le fruit du hasard) sont en effet issus d'une tradition de lutte ancienne, notamment parce qu'au cours de l'histoire, les hauteurs de cette île-montagne ont régulièrement servi de refuges aux insulaires, lors d'invasions et razzias des flottes étrangères. Ces lieux sûrs, de replis, sont devenus des espaces à préserver et défendre contre les agressions extérieures de toutes sortes, et les actes de résistance, entre autres à l'industrialisation, aux patrons ou aux grands projets inutiles, se sont progressivement ancrés dans le quotidien des villageois.es.

La première peinture murale date de 1968 et est l'œuvre d'un collectif anarchiste de Milan, Dioniso, attiré par la réputation des villageois.es puis par leur mobilisation dans la lutte de Pratobello. C'est, en effet, au cours de l'année 1969 que cette contestation se cristallise sous la forme d'une occupation des lieux, à partir du refus des locaux de voir s'installer un camp de l'OTAN sur leurs terres de pâturage. C'est ensuite, en 1975, un professeur de dessin d'origine siennoise, Francesco Del Casino, qui s'installe au village. Il contribue fortement à l'œuvre murale par de nombreuses créations durant une vingtaine d'années. Lié au Parti Communiste Italien, il cherche à lier son œuvre et les habitants : pour lui l'art doit être hors des musées, au sein du peuple et les peintures murales doivent servir de support de conversation et de réflexion. Une nouvelle vague de *murales* est réalisée par les élèves de Del Casino, le groupe des Api (« abeilles »), essentiellement constitué de femmes, qui donne une inflexion féministe à l'ensemble. Et jusqu'à aujourd'hui, se poursuit l'agrégat spontané de contributions diverses, venant d'artistes et de collectifs locaux, nationaux ou bien étrangers.

Les œuvres murales traitent de nombreux sujets. Elles véhiculent des messages, s'engagent, dénoncent, jugent, décrivent, soutiennent, prônent, alertent, instruisent, mènent à la réflexion... Elles ont trait à des conflits et scandales locaux : lutte de Pratobello déjà citée, récurrents conflits entre bergers, industriels et patrons dont par exemple la dénonciation des accidents et licenciements dans les proches usines d'Ottana au cours de la décennie 70. Les peintures médiatisent aussi des événements régionaux et nationaux : revendications nationalistes du peuple sarde, dénonciation de la corruption d'Etat et des jeux politiques, hommage à Carlo Giuliani tué par la police lors du contre-sommet du G8 de Gênes en 2001. Les œuvres affichent également des positions sur des sujets internationaux : contre la Guerre du Viêt Nam,

pour l'accueil des réfugiés, contre le colonialisme via des hommages aux peuples amérindiens et africains massacrés et spoliés. Elles affichent également des soutiens à des causes voisines : la cardabelle, fleur emblématique du Larzac, a ainsi fleuri sur les murs du village en 2009 lors d'une commémoration de la lutte de Pratobello. Elles abordent enfin des sujets de société : racisme, féminisme, vivre-ensemble, et *tutti quanti*.

Passionnants sur le fond, ces messages muraux le sont aussi sur la forme. Les messages politiques et poétiques portés en grosses lettres manuscrites, le plus souvent en italien ou en langue sarde, accompagnent des dessins monumentaux. Des styles variés se côtoient et s'avoisinent, entre art naïf et hyperréalisme, même si l'on note une dominante d'inspiration Picassienne surtout liée aux productions de Del Casino et de ses élèves. Les œuvres évoquent aussi celles de Diego Riviera, célèbre muraliste mexicain proche du mouvement trotskiste (et époux de Frida Kahlo). A la frontière entre l'antique art italien de la fresque et le plus urbain et actuel street-art, les dessins d'Orgosolo ont le cachet d'être réalisés au pinceau plutôt qu'à la bombe de peinture. Procédé intéressant, c'est de la peinture à l'eau, medium fragile lorsqu'employé en extérieur, qui est surtout utilisé. Cela permet un processus collectif de sélection et de gestion : puisqu'elles sont amenées à se détériorer rapidement, seules les peintures cooptées sont renouvelées régulièrement, alors que les autres disparaissent progressivement naturellement.

L'importante richesse de ce musée à ciel ouvert est cependant menacée par certaines dangers, dont celui de la patrimonialisation et du prisme touristique. Le processus qui fait entrer telle œuvre d'art dans un patrimoine commun engendre généralement une fixation de cette œuvre, qui est alors considérée comme finie et désormais immuable. Cette mise sous verre distancie l'œuvre de l'actualité et souvent l'empêche d'être réactualisée et donc de rester politique. Les risques de réappropriation par le tourisme se traduisent quant à eux par certaines tentatives d'institutionnalisation de la pratique des *murales*, et notamment l'organisation de concours par des particuliers pour susciter certaines créations, et par la communication municipale sur la pratique visant à attirer les badauds. Un tourisme trop important risquerait en effet de modifier l'âme des œuvres et celle des lieux avec.

Mais le caractère des Orgosolais.es, qui ne s'adoucit pas avec le temps, est bon garant d'authenticité et les murs continuent d'accueillir de nouvelles fresques au contenu politique, poétique ou encore philosophique, de manière spontanée et collective.

Ce qui est particulièrement remarquable dans le cas d'Orgosolo, c'est que les instants de bravoure qui ont marqué l'histoire populaire du village s'affichent en grand sur ses murs, offrant à chacun.e la possibilité de se les approprier. Les habitant.es se sont battus et continuent de se mobiliser, mais par-dessus le marché ils.elles communiquent sur leurs luttes, ce qui est un point essentiel qui, faute de temps, d'intérêt de la part des militants ou par désaccord de principe, est trop souvent délaissé au risque de fragiliser les mouvements. Les Orgosolais.es parviennent à entretenir un Imaginaire de la contestation et à médiatiser des questions sociétales d'une manière exemplaire en utilisant l'art comme un outil qui irrigue et instruit la société.

Une balade à Orgosolo vous requinque une militante fatiguée, vous grise et sensibilise un promeneur, vous met le sourire aux oreilles, une énergie folle dans le ventre et vous donne envie de mettre du beau et du signifiant sur tous les murs gris des bourgs gris de France. Amis, à vos pinceaux !